

# ANNALES

DE LA SOCIÉTÉ

# JEAN-JACQUES ROUSSEAU

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME

DROZ

2014

# ANNALES

DE LA SOCIÉTÉ

Jean-Jacques Rousseau

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME

ACTES DU COLLOQUE

« AMIS ET ENNEMIS DE J.-J. ROUSSEAU »

D R O Z

2014

Abonnements/Subscription terms 2016:

Editions Droz, 11 rue Firmin-Massot, Case postale 389,  
CH-1211 Genève 12 – <http://www.droz.org>

© Société Jean-Jacques Rousseau, 2016

ISBN: 978-2-600-04734-0

ISSN: 0259-6563

## SECOURIR LE PHILOSOPHE

MÉNILMONTANT, 24 OCTOBRE 1776

---

La scène est célèbre. Le 24 octobre 1776, Jean-Jacques Rousseau rentre chez lui après avoir herborisé :

J'étois sur les six heures à la descente de Menil-montant presque vis-à-vis du galant jardinier, quand des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées je vis fondre sur moi un gros chien danois qui s'élançant à toutes jambes devant un carrosse n'eut pas même le tems de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avois d'éviter d'être jetté par terre étoit de faire un grand saut si juste que le chien passât sous moi tandis que je serois en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair et que je n'eus le tems ni de raisonner ni d'exécuter fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi<sup>1</sup>.

Rousseau raconte la scène, et ses suites, dans la deuxième des *Rêveries du promeneur solitaire*. L'Europe cultivée et le public rousseauiste n'attendent cependant pas 1782 et la publication posthume des *Rêveries* pour se passionner pour ce fait divers littéraire impliquant un écrivain célèbre et Michel Le Pelletier de Saint-Fargeau (1736-1778), puisque c'est de son carrosse et de son chien qu'il s'agit. Ce fait divers est rap-

---

<sup>1</sup> OC, p. 1004-1005. Les *Rêveries du promeneur solitaire* sont citées dans l'édition des *Œuvres complètes* de Rousseau : I. *Les Confessions*. Autres textes autobiographiques, édition publiée sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996 (1959), abréviation : OC.

porté dans près de quarante textes de leurs contemporains, publiés à l'époque ou longtemps inédits. Parmi ceux-ci, on fera une place particulière à une représentation romanesque, parue sous la plume de Jean-Jacques Rutledge en 1776.

L'écho de l'accident de Rousseau se fait d'abord entendre dans les correspondances. Le 6 novembre, Court Dewes écrit à Mary Delany, née Granville, que sa visite au grand homme a dû être annulée, car celui-ci souffre des blessures qu'il s'est infligées<sup>2</sup>. Six jours plus tard, Marie-Anne de Franqueville s'inquiète directement auprès de Rousseau : on lui a appris son accident et elle veut « Savoir S'il n'a point eu de Suites fâcheuses »<sup>3</sup>. Le 22 novembre, le pasteur Johann Heinrich Meister, dans une lettre à Johann Jakob Bodmer, parle de ce « malheur lamentable » et craint pour la vie de Rousseau<sup>4</sup>. Comment est-il au courant ? Par « la Gazette de Schaffhouse ». Car les journaux ont vite rapporté l'événement, et pas qu'en France.

*Le Supplément de la Gazette de Berne* du 13 novembre 1776 ouvre le bal :

De Paris, le 8. Novemb. [...] J. J. *Rousseau* revenoit il y a quelques jours de *Menil le montant*, près Paris, lorsqu'un gros chien danois qui couroit à toutes jambes devant un équipage à 6 chevaux, lui a fait faire une chute funeste. Il a toutes les dents de la machoire supérieure cassées, & la machoire même fracturée, les mains & les genoux horriblement déchirés. On l'a d'abord porté à une maison voisine pour lui donner du secours ; mais il y est resté sans connoissance pendant 3 quarts d'heure. Cet Homme celebre a enfin été transporté chez lui ; & l'on craint encore pour ses jours<sup>5</sup>.

<sup>2</sup> CC 7108. Les principaux textes contemporains de l'accident de Ménilmontant sont rassemblés dans la *Correspondance complète* de Jean Jacques Rousseau, édition critique établie et annotée par R.A. Leigh, Oxford, The Voltaire Foundation at the Taylor Institution, 1965-1998, 52 vol. Abréviations : CC.

<sup>3</sup> CC 7109.

<sup>4</sup> CC 7110.

<sup>5</sup> CC 7107 note v.

Puis viennent le *Post- und Ordinari Schaffhauser Samstags Zeitung* du 16 novembre<sup>6</sup> et le *Kurierische Zeitung* du même jour<sup>7</sup>, qui reprennent le texte du *Supplément*. Quatre jours plus tard, celui-ci revient sur la nouvelle et se fait rassurant :

[...] *J. J. Rousseau* va bien ; il a repris sa principale occupation qui est celle de copier de la musique<sup>8</sup>.

Dans un texte incorrectement daté de « septembre 1776 » dans l'édition Tourneux, la *Correspondance littéraire* de Grimm minimise les conséquences du choc : Rousseau n'a eu « que quelques légères meurtrissures au visage »<sup>9</sup>. Le ton est léger : le danois n'a pas témoigné de « respect pour la philosophie ». La *Correspondance secrète* de Métra du 23 novembre est plus sévère :

Je ne puis pardonner à mes concitoyens leur indifférence sur l'accident qui a pensé nous enlever J.-J. Rousseau & que les gazettes vous auront appris. A peine a-t-on parlé ici de la maladie violente qui en a été la suite & qui l'a mis aux portes de la mort<sup>10</sup>.

Le *Mercur* de décembre publie une « Lettre à l'Auteur du *Mercur*, sur l'accident de M. J. J. Rousseau », dans laquelle on vitupère « les malheurs causés par le grand nombre des voitures, l'imprudence & la barbarie de leurs conducteurs », surtout quand leur victime est un « Philosophe respectable »<sup>11</sup>.

Mais ce « Philosophe respectable » est-il bien « Aux portes de la mort », ainsi que le disait Métra ? Non, bien pis : « M. *Jean-Jacques Rousseau* est mort des suites de sa chute. Il a

<sup>6</sup> CC7110 note d. C'est *La Gazette de Schafhouse* de Meister.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> CC7107 note v.

<sup>9</sup> CC7107 note ii.

<sup>10</sup> CC7107 note iii.

<sup>11</sup> CC7107.

vécu pauvre, il est mort misérablement ; et la singularité de sa destinée l'a accompagné jusqu'au tombeau »<sup>12</sup>, rapporte le *Courrier d'Avignon* dans sa livraison du 20 décembre 1776 (la nouvelle est datée du 12 décembre). Voltaire annonce d'abord la mort de Rousseau à Joseph Vasselier le 25 décembre : « Il est plaisant qu'un cinique comme lui ait été tué par un chien »<sup>13</sup>. Si l'on se fie à sa lettre du lendemain à Florian, il n'est pas exagérément attristé : « Jean Jacques a très bien fait de mourir »<sup>14</sup>. Le coupable ne serait toutefois plus le danois : Rousseau « mangea comme un diable, et s'étant donné une indigestion, il mourut comme un chien ». Morale de cette histoire : « C'est peu de chose qu'un philosophe ».

Le bruit de cette mort se répand rapidement, si l'on en croit le principal intéressé :

J'étois déjà sorti plusieurs fois et je me promenois même assez souvent aux Tuileries, quand je vis à l'étonnement de plusieurs de ceux qui me rencontroient qu'il y avoit encore à mon égard quelque autre nouvelle que j'ignorois. J'appris enfin que le bruit public étoit que j'étois mort de ma chute, et ce bruit se répandit si rapidement et si opiniâtrement que plus de quinze jours après que j'en fus instruit le Roi même et la Reine en parlèrent comme d'une chose sure<sup>15</sup>.

Pour le dire avec Mark Twain : l'annonce de sa mort était une exagération<sup>16</sup>.

<sup>12</sup> CC 7110 note b.

<sup>13</sup> Best. D20487. *Voltaire, Correspondence and Related Documents, édition définitive* par Theodore Besterman, Oxford, The Voltaire Foundation, coll. « The Complete Works of Voltaire », 1968-1977, vol. 85 à 135. Abréviation : Best D.

<sup>14</sup> Best. D20489.

<sup>15</sup> OC, p. 1008-1009.

<sup>16</sup> « The report of my death was an exaggeration » (*New York Journal*, 2 juin 1897).

Les démentis se multiplient, par exemple dans les correspondances : lettre du 2 janvier 1777 de Marie-Jeanne Phlippon à Marie-Sophie-Caroline Canner<sup>17</sup> ; lettre du 25 avril 1777 du pasteur Meister à Bodmer<sup>18</sup>. Rousseau n'est pas mort, on ne cesse de le dire et, donc, on ne cesse de parler de lui. Comme l'a montré Raymond Birn, Rousseau, à la fin de sa vie, est une « icône culturelle » dont les faits et gestes sont l'objet d'échanges paneuropéens<sup>19</sup>.

D'une façon unique, Jean-Jacques Rutlidge s'insérera dans cette chaîne de récits.

Rutlidge naît en 1742 à Dunkerke d'une mère française et d'un père d'origine irlandaise né à Saint-Germain-en-Laye et naturalisé français. Il est élevé en français et en anglais, mais il est scolarisé uniquement en français.

C'est un de ses polygraphes comme il y en a tant au XVIII<sup>e</sup> siècle : il pratique tous les genres, presque uniquement en français. Un de ses premiers textes publiés est *An Essay on the Character and Manners of the French* (1770), qu'il traduit lui-même en 1776. Il touche du théâtre, notamment avec *le Bureau d'esprit* (1776). Romancier, il s'attaque

---

<sup>17</sup> CC7116.

<sup>18</sup> CC7125.

<sup>19</sup> Parmi les publications de Raymond Birn, on retiendra : « Fashioning an Icon: Jean-Jacques Rousseau and the *Mémoires secrets* », dans Jeremy D. Popkin et Bernadette Fort (édit.), *The Mémoires secrets and the Culture of Publicity in Eighteenth-Century France*, Oxford, Voltaire Foundation, coll. « Histoire de la presse », 1, 1998, p. 93-105 ; « Transmitting Rousseau : Print and Fabrication of a Cultural Icon », dans David Bickerton et Judith Proud (édit.), *The Transmission of Culture in Western Europe, 1750-1850. Papers Celebrating the Bicentenary of the Foundation of the Bibliothèque britannique (1796-1815) in Geneva, Berne, Berlin, Bruxelles, Francfort, New York et Vienne*, Peter Lang, 1999, p. 37-50 ; *Forging Rousseau. Print, Commerce and Cultural Manipulation in the Late Enlightenment*, SVEC, 8, 2001, IX/281 p. 3.

au roman de mœurs aussi bien qu'au roman épistolaire ou aux faux Mémoires. Il publie des journaux «à la Addison», dont il est le seul rédacteur (*le Babillard* [1778] et *Calypso* [1784]); à la Révolution, on le trouve rédacteur principal du *Creuset*, le journal du club des Cordeliers. A la même époque, il prête sa plume à divers groupes ou personnes et s'oppose à Necker.

Certains de ses titres paraissent anonymement ou sous le couvert d'une théorie de lettres: «P.M.L.C.R.G.A.»<sup>20</sup>. D'autres sont signés d'un pseudonyme: Rutofle de Lode, K.S. Wexb. Rutlidge aime jouer de son identité sociale. Même s'il est prénommé Jean-Jacques, il se fait le plus souvent appeler James. Il signe parfois du nom de Rutledge ou Rutlède, surtout sous la Révolution: cela sonne moins étranger que Rutlidge. Dans beaucoup de cas, ces constructions identitaires ont pour constante l'«anglicité»: ce Rutlidge public, tout en écrivant presque uniquement en français, serait anglais.

Jean-Jacques Rutlidge meurt libre en 1794, après avoir passé quelque temps en prison<sup>21</sup>.

En 1776, il avait publié, en un volume, la *Quinzaine anglaise à Paris, ou l'art de s'y ruiner en peu de temps, ouvrage posthume du docteur Stearne, traduit de l'anglois par un observateur*. L'année suivante en paraît une édition augmentée, en trois volumes, sous le titre *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, &*

<sup>20</sup> Par Monsieur Le Chevalier Rutlidge, Gentilhomme Anglais.

<sup>21</sup> Cette biographie de Rutlidge a été établie à partir du livre de Raymond Las Vergnas (*le Chevalier Rutlidge. «Gentilhomme anglais.» 1742-1794*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, coll. «Bibliothèque de la Revue de littérature comparée», 81, 1932, p. 238) et des travaux de Pierre Peyronnet (notamment «J.-J. Rutlidge», *Revue d'histoire du théâtre*, 176, 44: 4, octobre-décembre 1992, p. 330-359).

le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*. Le voyageur anglais de la *Quinzaine* avait visité Calais, Neuilly et Paris à dix-huit ans et il était revenu de cette ébauche de « Grand Tour » sans le sou (mais avec une chaude-pisse). Il retourne en France cinq ans plus tard : cet « observateur », maintenant doté de « l'œil impartial de la raison & de la philosophie »<sup>22</sup>, est devenu un « voyageur philosophe »<sup>23</sup>, un « philosophe sensible »<sup>24</sup>. Son nouveau cicérone, Bouillac, est nettement de meilleur conseil que le premier, « le Docteur », qui l'a dépouillé de tout. Voilà pour quoi Mylord ne se contente pas, dans cette « relation »<sup>25</sup>, des beautés habituelles de Paris (les Tuileries, le Palais-Royal, l'Opéra, la Comédie-Italienne, la Comédie-Française, des cercles et des bibliothèques, un théâtre de société, l'Académie des sciences) et qu'il quitte la ville pour explorer la France plus avant (Calais, Dunkerke, Mont-Cassel, Lille, Cambrai, Perronne). C'est ainsi que, le 24 octobre 1776, en route pour « visiter les environs de la capitale »<sup>26</sup>, il assiste,

<sup>22</sup> *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*.* II, p. 6. Les trois volumes des *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris* ont paru à Yverdon, De l'Imprimerie de la Société Litt. & Typ., en 1777. Raymond Trousson en reproduit un passage dans *Jean-Jacques Rousseau jugé par ses contemporains. Du Discours sur les sciences et les arts aux Confessions* (Paris, Honoré Champion éditeur, coll. « Les dix-huitièmes siècles », 57, 2000, p. 465-466).

<sup>23</sup> *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*.* III, p. 201.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 262.

<sup>25</sup> *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*.*, II, p. 232.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 233.

du carrosse de Bouillac, à l'accident dont Rousseau est victime. Mieux, il va lui porter secours. Lui, il y était.

Il raconte ce qui s'est passé dans le neuvième chapitre de son récit de voyage fictif, « Remarques sur une nouveauté dramatique; accident malheureux arrivé à un homme célèbre; son caractère; ses écrits »<sup>27</sup>. Cette « nouveauté dramatique » est *Pygmalion*, qu'on a jouée à la Comédie-Française<sup>28</sup> à l'automne 1775, ce qui permet à l'auteur une discussion des mérites relatifs de la musique française et de la musique italienne<sup>29</sup>. Qu'en est-il du « caractère » et des « écrits » de Rousseau<sup>30</sup> ? Pour le dire autrement : était-il fou ? Non.

Au cœur du chapitre se trouve l'« accident malheureux arrivé à un homme célèbre ». Comment est-il mis en scène ?

Tandis que nous parlions ainsi, nous avons fait une demi-lieue sur la grande route qui conduit à Saint-Germain. Pendant que je conversais avec mon ami, je laissais errer mes yeux sans objet déterminé sur le chemin. Depuis un instant, ils s'étaient machinalement fixés sur un personnage qui suivait la file d'arbres dont il est bordé. Son extérieur était simple; c'était un habit brun boutonné du haut en bas, une cravate qui, après avoir fait deux fois le tour du cou, venait tomber sur son estomac; sa tête était ombragée par les bords à moitié rabattus d'un large feutre; en un mot, il avait de pied en cap le costume grave et régulier d'un quaker. Absorbé dans sa rêverie, il cheminait paisiblement, sans faire attention à ce qui se passait autour de lui; un énorme chien danois, ayant pris sa course le long d'une traverse qui croise le grand chemin, vient le heurter avec violence, et l'étend par terre à deux pas de mon carrosse.

La surprise d'un choc imprévu, la douleur de la chute, lui firent pousser un cri; je tire le cordon, je vole hors de ma voiture, et je fais relever le malheureux qui venait d'être renversé.

<sup>27</sup> *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*.*, II, p. 232-246.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 233-237.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 235-237.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 240-246.

Au moment même une riche et élégante berline, attelée de six chevaux fringants, débouche par la traverse, sur les traces du dogue étourdi; elle s'arrêta; il en sortit un homme dans un négligé riche et soigné. S'étant approché avec surprise, il parut reconnaître avec regret celui que son impétueux chien danois venait de culbuter. – Monsieur, lui dit-il avec une espèce de vénération, je suis au désespoir... Il était si interdit qu'il n'acheva point. Je ne pouvais deviner quel intérêt si vif pouvait émouvoir, en faveur d'un infortuné, un personnage dont la pompe et la mine annonçaient un *agréable* de la capitale. Cette classe témoigne rarement autant de pitié envers ceux de leurs semblables dont le costume est aussi modeste que celui de l'homme au grand chapeau. Celui-ci était presque hors de lui-même; la secousse de sa chute avait causé une oppression qui lui coupait la parole. Bouillac, qui nous avait aidés à le relever, se remit ses traits: eh quoi! dit-il avec étonnement, c'est vous, M. Rousseau! Moi-même, répondit avec peine celui-ci. Le maître de la berline dorée redoubla ses excuses; le citoyen de Genève l'écoutait tranquillement et avec indifférence; le courtisan, car c'en était un, après lui avoir exprimé mille regrets, se répandit en offres de services; enfin il termina un discours, prononcé avec le ton et l'emphase de la protection, par ces mots: *que puis-je faire pour vous? Eh! Monsieur*, lui répliqua le philosophe, *tenir désormais votre chien à l'attache.*

Toute la rhétorique du propriétaire du dogue ne put lui arracher un mot de plus. C'était Diogène disant à Alexandre de se tirer de son soleil. Le moderne stoïcien dédaigna toutes les propositions que nous fîmes de le ramener à sa demeure. Un fiacre ayant passé fort à propos, il s'y fit mettre, et nous laissa regagner nos équipages.

Plusieurs choses méritent d'être soulignées dans ce texte, certaines qui concordent avec les autres récits contemporains, d'autres qui divergent.

Rutledge, sur le plan de la représentation, est en effet soumis à diverses pressions. D'une part, s'agissant de cet accident, à défaut de trouver à dire quelque chose qui ne l'a pas encore été, il lui faut offrir un point de vue neuf. D'autre part, il choisit de le faire par le truchement d'un genre qu'il est un des rares à utiliser dans cette situation, le roman. Enfin, dans tous ses textes depuis le début de sa carrière dans le monde des lettres, il cherche à se distinguer – en se disant «gentilhomme anglais». Comment marquer ici cette singularité? C'est un témoin actif qui prendra la

plume, mais un témoin étranger et qui multiplie les détails : avec le principal intéressé, mais avant lui, il est celui qui sera le plus disert.

On l'a vu : il a beaucoup été question publiquement de ce qui s'est passé à Ménilmontant le 24 octobre 1776. Tous les textes, privés comme publics, qui ont été consacrés à ce fait divers et à ses conséquences reposaient sur le oui-dire : aucun des témoins – si tant est qu'il y en eut – n'a pris la parole, hormis Rousseau. Court Dewes n'a pas vu l'écrivain ; il tient ses informations de la femme de celui-ci, Thérèse Levasseur<sup>31</sup>. *Le Supplément de la Gazette de Berne* rapporte la rumeur publique :

Tout Paris y prend le plus vif interet; on ne cesse d'aller ou d'envoyer à son logis pour savoir quel est son étar<sup>32</sup>.

Marie-Anne de Franqueville est prévenue en rentrant « de la Campagne », mais elle ne dit pas par qui<sup>33</sup>. Le pasteur Meister se fie à un journal en particulier<sup>34</sup>, pendant que Métra et le comte Joseph Teleki renvoient à des « gazettes » indistinctes<sup>35</sup>. Pour le *Courrier d'Avignon*, « on dit » suffit<sup>36</sup>; chez Voltaire, « On prétend »<sup>37</sup>; dans la correspondance de Marie-Jeanne Phlipon, « on l'avait publié »<sup>38</sup>.

Rien de tel chez Rutledge. Il lui faut être plus précis. Si Rousseau est le mieux placé pour rendre ce qu'il a senti en ce

<sup>31</sup> CC 7108.

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> CC 7109.

<sup>34</sup> CC 7110.

<sup>35</sup> CC 7121.

<sup>36</sup> CC 7107 note iv.

<sup>37</sup> Best. D20489.

<sup>38</sup> CC 7116.

soir fatidique du 24 octobre 1776, le narrateur de Rutledge, lui, offre son point de vue, en quelque sorte, comme le plus autorisé qui soit sur les événements qui se sont déroulés alors. Après tout, il est resté conscient, lui, tout du long, contrairement à Rousseau!

Le personnel narratif est le même chez lui que dans la plupart des récits qui précèdent le sien : outre Rousseau, un chien danois, un carrosse et son passager<sup>39</sup>. Il s'agit bien de rapporter une « chute funeste »<sup>40</sup>, un « accident si funeste »<sup>41</sup>. A la question de l'« agréable de la capitale » – « que puis-je faire pour vous ? » –, la réponse est celle qu'on lit, précisément sous cette forme ou sous une forme semblable, chez Métra, Grimm ou le pasteur Meister :

*Eh! Monsieur, lui répliqua le philosophe, tenir désormais votre chien à l'attache*<sup>42</sup>.

Par contre, on trouve sous la plume de Rutledge des choses inouïes ailleurs ou racontées autrement, qui servent à asseoir son point de vue. Ses prédécesseurs parlent, sans détailler, d'un « équipage », d'un « carrosse » ou d'une « voiture » ; Mylord, d'une « riche et élégante berline, attelée de six chevaux fringants »<sup>43</sup>. Comment Rousseau blessé est-il rentré chez lui ? Il affirme, comme la *Correspondance littéraire* avant lui, être rentré à pied, mais le narrateur de Rutledge dit qu'il est plutôt monté dans un fiacre qui passait par là « fort à propos », cela permettant à Mylord et à Bouillac,

<sup>39</sup> Seul Métra ajoute une figure, celle d'un paysan ; CC, 7107 note iii.

<sup>40</sup> *Gazette de Berne*, CC 7107 note v.

<sup>41</sup> Meister, CC 7119.

<sup>42</sup> *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*.*, II, p. 239-240.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 238.

d'un côté, et au « maître de la berline », de l'autre, de « regagner [leurs] équipages »<sup>44</sup>. Pour ces trois protagonistes, « le citoyen de Genève » est une figure publique : le courtisan et Bouillac le reconnaissent immédiatement ; quelques pages plus tôt, le narrateur, qui ne peut l'identifier au début de son récit (c'était « un personnage », « un infortuné »), l'appelait néanmoins déjà « mon ami *Jean-Jacques* »<sup>45</sup>. Chez Rutledge, les blessures ne paraissent pas graves, alors que les *Rêveries* évoqueront une longue inconscience<sup>46</sup> et des séquelles douloureuses<sup>47</sup>. On notera enfin que le passager de la voiture, dans son « négligé riche et soigné »<sup>48</sup>, n'est pas nommé chez Rutledge, alors que son nom circulait déjà chez Grimm et Marie-Jeanne Phlipon, comme si les projecteurs devaient être braqués principalement sur Rousseau, Mylord et Bouillac. C'est peut-être ce qui explique que l'échange entre le passager du carrosse et ce nouveau Diogène qu'est Rousseau ait lieu sur les lieux mêmes de la collision, alors que, suivant les autres récits, il aurait eu lieu le lendemain. Voilà une première série de façons de ne pas dire comme les autres.

Une autre façon de se distinguer, pour Rutledge, tient dans le choix du genre. *La Quinzaine anglaise* était un roman d'apprentissage et une forme de reportage ; *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris*, situant les événements rapportés cinq ans plus tard, ne peut plus guère relever de ce type de roman, mais sa volonté de décrire des choses vues ne change pas. Sous le couvert d'une bien mince

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 240.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>46</sup> *OC*, I, p. 1005.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 1006.

<sup>48</sup> *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*.*, II, p. 238.

intrigue romanesque, Rutlidge se sert du personnage de Mylord pour offrir à ses lecteurs un portrait, donné pour réaliste, de la société française, d'abord la parisienne, puis la provinciale. L'apparition, dans un roman, d'un épisode déjà bien connu, en 1777, de la vie de Jean-Jacques Rousseau peut dès lors être lu sur deux plans. Si ce que raconte le roman de Rutlidge est vraisemblable, le reste du roman doit l'être aussi. Puisque le reste du roman est vraisemblable, ce qui est dit de Rousseau doit l'être également. Ce double renforcement de la vraisemblance – d'un de ses épisodes par le cadre général, de ce cadre général par un de ses épisodes – confère une relative autorité au contenu du texte : le lecteur est appelé à y croire.

Cette revendication bute toutefois sur un écueil. Le récit de Rutlidge s'ouvre par une référence à « la grande route qui conduit à Saint-Germain »<sup>49</sup> et il se clôt sur ses mots : « Nous arrivâmes à Saint-Germain ; de là nous fûmes voir le charmant séjour de Mably ; nous nous rendîmes ensuite à Versailles. Après en avoir admiré tous les chefs-d'œuvre et les détails, ainsi que tout ce qu'offrent de curieux les environs, nous revînmes à Paris, six jours après en être partis »<sup>50</sup>. Or on voit mal, sur le plan strictement géographique, pourquoi un carrosse quittant Paris pour Saint-Germain passerait par Ménilmontant. Peut-être s'agit-il d'une coquille pour *Saint-Gervais* : Rousseau, écrit Métra, « revenait seul d'une campagne assez agréable qu'on appelle le *Pré-Saint-Gervais* & qui est aux portes de Paris »<sup>51</sup>. Si c'est le cas, cette coquille serait répétée deux fois. S'il s'agit plutôt d'une erreur

<sup>49</sup> *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*.*, II, p. 237.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>51</sup> CC7107 note iii.

factuelle, elle mine le parti pris de fidélité du narrateur : comment croire quelqu'un qui confond *Saint-Germain* et *Saint-Gervais*? Toute l'entreprise documentaire s'écroulerait. A moins qu'il ne s'agisse d'une erreur volontaire : il faudrait être anglais pour mettre un lieu pour l'autre...

En effet, celui qui raconte ce qui s'est passé ce soir-là est un Anglais. Comment Rutledge met-il en scène cette différence culturelle? En présentant le vêtement de Rousseau d'une façon tout à fait inattendue. Dans la troisième Promenade, Rousseau raconte sa réforme personnelle :

Je quittai le monde et ses pompes, je renonçai à toute parure, plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure, une perruque toute simple, un bon gros habit de drap [...] <sup>52</sup>.

Pour ses contemporains et pour la postérité, cela deviendra l'habit d'Arménien. Que voit le personnage de Rutledge? Un homme qui avait «de pied en cap le costume grave et régulier d'un quaker» <sup>53</sup>. Pourquoi? Parce que cela montre comment un étranger à la culture française pourrait interpréter ce qu'il perçoit comme une différence : Rousseau ne s'habille pas comme ses semblables ; pour donner un sens au vêtement, il faut le ramener à du connu ; ce connu, c'est la culture supposée d'origine, la britannique. Un «Rosbif» <sup>54</sup> ne saurait dire autrement.

Les récits concernant la mésaventure de Rousseau ne cessent bien évidemment pas de circuler avec la parution

<sup>52</sup> OC, p. 1014.

<sup>53</sup> *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*.* II, p. 237.

<sup>54</sup> *Premier et second voyages de Mylord de \*\*\* à Paris, contenant la Quinzaine anglaise, & le retour de Mylord dans cette Capitale après sa majorité. Par le ch. R\*\*\*.* III, p. 109.

du roman de Rutledge. Lui-même reprend son texte dans son journal *Le Babillard*, sous un titre qui ne pèche pas par modestie, « Nouveau plagiat dans mon manuscrit favori »<sup>55</sup>. Il réitère la vérité des faits rapportés, mais il évite toujours de nommer M. de Saint-Fargeau :

Une aventure à peu près pareille est réellement arrivée; mais il a couru dans le monde que le propriétaire du danois était un homme également distingué par un nom respectable et par de sublimes talents<sup>56</sup>.

Bernardin de Saint-Pierre, dans *La Vie et les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau* (posthume, 1907), rappelle que celui-ci se méfiait des médecins: « Il se contenta de laver ses blessures qui, au bout de quelques jours, se cicatrisèrent parfaitement »<sup>57</sup>. La parution des *Réveries* (1782) ne fera pas se tarir les récits, bien au contraire. Louis-Sébastien Mercier, qui fut un ardent disciple de Rousseau, a quelques lignes sur les événements de 1776 dans son *Tableau de Paris*, lignes que reprennent Taillefer, en 1785, dans son *Tableau historique de l'esprit et du caractère des littérateurs français*, puis Cousin d'Avalon dans ses *Rousseana* de 1810<sup>58</sup>. Dans

<sup>55</sup> *Le Babillard*, tome I, n° XXI, 15 avril 1778, p. 345-352.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 352.

<sup>57</sup> OC, p. 1775.

<sup>58</sup> Louis-Sébastien Mercier, « Chapitre XXXIX. Gare! Gare! », dans *Tableau de Paris*, édition établie sous la direction de Jean-Claude Bonnet, Paris, Mercure de France, coll. « Librairie du Bicentenaire de la Révolution française », 1994, tome I, p. 107-109. Taillefer, *Tableau historique de l'esprit et du caractère des littérateurs français, Depuis la renaissance des Lettres jusqu'en 1785; ou Recueil de traits d'esprit, de bons mots, & d'anecdotes littéraires. Par M. T\*\**, Avocat en Parlement, Trésorier de la Guerre, & Subdélégué de l'Intendance de Champagne. Tome quatrième, A Versailles, Chez Poinçot, Libraire rue Dauphine. A Paris, Chez Nyon, Libraire, près le College des Quatre-Nations, 1785, p. 79-80. Cousin d'Avalon, *Rousseana, ou recueil. Anecdotes, bons mots, maximes, pensées et*

*De J.J. Rousseau* (1798), Corancez, qui fut un de ses nombreux visiteurs, insiste sur les douleurs ressenties par son maître à penser<sup>59</sup>. Claude-Joseph Clos, Stanislas de Girardin, Jean-Pierre-Charles Le Noir, Julien Moutonnet-Clairfons et Pierre Prévost rappellent les événements de 1776 dans leurs souvenirs ou leurs Mémoires<sup>60</sup>. Certains (Girardin, le *Nouveau Journal helvétique*, Frédéric-Samuel Ostervald) laissent même entendre que la mort de Rousseau en 1778 est une conséquence de ce qui s'est passé en 1776<sup>61</sup>. C'est dire l'importance de cette péripétie dans la vie de l'auteur des *Rêveries*. On peut même croire que c'est à celle-ci que pense la marquise de Créquy quand, dans ses *Souvenirs*, elle écrit que Rousseau, à Ermenonville, «est inhumé comme un chien danois, au milieu d'une grenouillère et sur un îlot, dans une manière de sépulcre à la hauteur de trois ou quatre pieds»; pas n'importe quel chien, un danois<sup>62</sup>.

---

*réflexions de J.-J. Rousseau; enrichi de notes et de quelques pièces inédites de ce célèbre philosophe*, Paris, Chez l'éditeur, Libraire, quai Voltaire, entre la rue du Bac et celle de Beaune, 1810, p. 40.

- <sup>59</sup> Voir l'édition modernisée procurée par Michel Porret et Fanny Siam dans les *Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau*, 43, 2001, p. 295-346.
- <sup>60</sup> À l'exception de celui de Le Noir (CC 7105 note et A664), leurs textes sont reproduits dans Raymond Trousson, *Jean-Jacques Rousseau raconté par ceux qui l'ont vu*, Bruxelles, Le Cri et Académie royale de langue et de littérature françaises, coll. « Histoire littéraire », 2004, p. 308.
- <sup>61</sup> Stanislas-Cécile-Xavier-Louis de Girardin, *Mémoires, journal et souvenirs* [...], Paris, 1829, cité dans Raymond Trousson, *Jean-Jacques Rousseau raconté par ceux qui l'ont vu, op. cit.*, p. 273-274. *Nouveau Journal helvétique*, juillet 1778 (CC 7185 note i). Lettre de Frédéric-Samuel Ostervald à Pierre-Alexandre Du Peyrou, 26 juillet 1778 (CC 7215).
- <sup>62</sup> *Souvenirs de la marquise de Créquy*, Paris, Fournier jeune, 1834-1835, sept tomes, tome V, chapitre II, p. 75-76. Ce texte est partiellement repris dans *Promenade à Ermenonville et à ses environs*, Paris, Touring Club de France, 1954 (2<sup>e</sup> édition), p. 23.

Les rousseauistes ont maintes fois étudié la deuxième Promenade. Pourtant, à l'exception de Raymond Trousson en 2000, presque aucun, même ceux qui se spécialisent dans la réception de Rousseau, ne s'est intéressé au récit de Rutledge<sup>63</sup>. Ralph Leigh, pour sa part, dans une brève remarque, a mis en doute la présence de Rutledge à Ménilmontant : « Le chevalier de Rutledge prétend avoir été un témoin oculaire de la chute de J.-J. : c'est peu probable, étant donné que le récit qu'il donne de l'accident est très fortement romancé »<sup>64</sup>. C'est mal poser la question.

Ce qui importe ici n'est pas la vérité du récit – y avoir été ou pas –, mais la construction de sa figure par un auteur qui essaie de se faire un nom. Pour l'essentiel, ce que raconte Jean-Jacques Rutledge n'est pas complètement neuf : « Tous mes lecteurs ont entendu parler de l'abominable aventure dont [Rousseau] a été si cruellement la victime à la butte de Mesnil-Montant », affirme Corancez en 1798<sup>65</sup> ; « Cette aventure fit grand bruit à Paris », écrit Stanislas de Girardin en 1829<sup>66</sup>. Ces deux déclarations postérieures au fait, on aurait pu les entendre bien plus tôt. Huit périodiques en ont parlé : le *Supplément de la Gazette de Berne* (deux fois), le *Post-und Ordinari Schaffhauser Samstags Zeitung*, le *Kurierische Zeitung*, la *Correspondance littéraire*, la *Correspondance*

<sup>63</sup> Dès 1925, André Monglond avait entrepris de comparer les différents récits des événements du 24 octobre 1776, y compris celui de Rutledge (*Vies préromantiques. Les deux dernières années de Rousseau et les Rêveries du promeneur solitaire. La vie intérieure d'un conventionnel disciple de Jean-Jacques. – La jeunesse de Senancour. – Clés d'Adolphe*, Paris, Editions des presses françaises et Société d'édition « Les belles-lettres », coll. « Etudes romantiques », 5, p. 29-37).

<sup>64</sup> CC 7116, remarque.

<sup>65</sup> *Op. cit.*, p. 308.

<sup>66</sup> Cité dans Raymond Trousson, *Jean-Jacques Rousseau raconté par ceux qui l'ont vu*, *op. cit.*, p. 273.

*secrète*, le *Courrier d'Avignon* (deux fois), le *Mercur*e et le *Nouveau Journal helvétique*. On connaît douze lettres sur le sujet. La mise en scène que Rutledge propose de lui-même, en revanche, est neuve.

Lire Rousseau et l'idolâtrer, voilà qui est commun. Participer au récit collectif paneuropéen qui s'élabore autour du « citoyen de Genève », voilà qui est mieux. Prendre celui-ci dans ses bras et l'aider à se relever, voilà qui est rare. Raconter qu'on l'a pris dans ses bras et relevé, voilà ce que personne d'autre n'avait su faire.

Benoît MELANÇON  
Département des littératures de langue française  
Université de Montréal

DISCUSSION  
CONTEMPORAINS DE ROUSSEAU

---

Marita GILLI

GEORG FORSTER CONTRE ROUSSEAU :  
LA SÉVÈRE CRITIQUE DE L'ÂGE D'OR PAR UN HOMME DE SCIENCE,  
VOYAGEUR AUTOUR DU MONDE

Benoît MELANÇON

SECOURIR LE PHILOSOPHE : MÉNILMONTANT, 24 OCTOBRE 1776

Ourida MOSTEFAI

FÜSSLI, JUGE DE LA CONDUITE ET DES OUVRAGES DE ROUSSEAU

**Jean-Daniel Candaux**

– Ma question s'adresse à Benoît Melançon. Dans ce roman que vous nous faites découvrir, ce tour de France romanesque semble vraiment assez amusant. Y a-t-il d'autres scènes qui se rapportent à une actualité que vous auriez pu identifier? Par exemple, Rutledge passe-t-il par Ferney? Evoque-t-il la création de Versoix par Choiseul pour rivaliser avec Genève? Pourriez-vous nous en dire un peu plus?

**Benoît Melançon**

– La présentation que je fais du récit de Rutledge est nettement plus drôle que le récit lui même. Je prendrai deux

exemples pour répondre à votre question. Le passage que j'ai lu du récit de la découverte par Milord de Rousseau assommé est précédé par quelques pages de discussions sur les mérites, ou l'absence de mérites, de *Pygmalion* tout juste remonté à Paris. Il existe ici un lien assez clair à l'actualité. Milord est sceptique au sujet de cette pièce et Bouillac lui explique qu'il ne devrait pas, qu'il l'apprécierait sans doute malgré ses réserves initiales. Par ailleurs, et afin de prendre un exemple contraire, il y a dans le récit un passage où les deux personnages visitent la riche bibliothèque d'un particulier. Une description très précise de ce lieu nous est offerte et l'on y découvre qu'au centre, sur une tablette, se dresse un buste dont on finit par comprendre qu'il est celui de Voltaire. Il n'est pas ici question d'actualité, mais d'une sorte de mise en scène de la figure statufiée de Voltaire. On trouve par conséquent un peu de ces deux éléments : certaines références liées à une activité immédiate – ce roman paraît en 1777, et les événements sont datés de fin 1776 – quand d'autres sont plutôt relatives à la figure mythique du grand homme de lettres. Ceci peut s'expliquer de diverses façons, par un rapport à l'actualité, ou à une très grande prudence de Rutledge envers Voltaire. L'auteur n'ose pas s'en prendre à cet homme pour lequel il a manifestement des sentiments ambigus. Tout cela est clair dans la pièce *Le Bureau d'esprit* où Rutledge préfère aborder Voltaire sans rentrer dans le vif du sujet ; la statue est évidemment un bon choix puisque elle est muette.

### Gilles Martin

– J'ai une question à poser aux deux premiers intervenants, et à Marita Gilli pour commencer. Ce brave Georg Forster n'a visiblement rien compris à Rousseau ! Si j'ai bien suivi, Forster commence à lire Rousseau en allemand, après

avoir déjà écrit quantité de commentaires sur le supposé retour en arrière, l'âge d'or, etc. N'est-ce pas là un trait tout à fait répandu au XVIII<sup>e</sup> siècle dans une grande partie de l'Europe que de parler du premier et du second *Discours*, non pas à partir d'une lecture ou d'une traduction, mais à partir de ce qu'en avait dit Voltaire? Il se replie dans un conformisme qui est assez courant.

Ma seconde question s'adresse à Benoît Melançon. Rutledge, en 1789-1790, a une cinquantaine d'années. C'est un homme âgé dans la perspective du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il envisage la création, avec le soutien financier du duc de Lauraguais, d'un journal qui veut porter comme titre, si mes souvenirs sont exacts, *La correspondance de Londres*. Rutledge, né à Dunkerque, embauche le picard François Noël Babeuf pour la rédaction de ce journal pourtant destiné au public londonien. S'ensuit toute une opération à la fois commerciale et de communication faisant de Babeuf, qui avait une petite célébrité à cause de son Cadastre perpétuel, une espèce de journaliste à la solde. Je crois d'ailleurs que Rutledge n'a jamais payé Babeuf de sa contribution à ce journal, qui n'a finalement pas vu le jour. Je pense que cela a porté un grave préjudice à la réputation de Rutledge, en particulier au club des Cordeliers dès 1790. Mais ce sont des souvenirs anciens, s'agit-il bien du même personnage?

### **Marita Gilli**

– Forster est amateur de polémiques; il est aussi parti à l'assaut de Kant et de Buffon. Mais on ne peut pas dire qu'il ne les connaissait pas: ces deux-là, il les avait lus, et il avait même traduit le second. Son attitude est celle d'un homme de sciences, plus que celle d'un philosophe. Ces trois penseurs sont ceux contre lesquels il entre en polémique, il leur reproche de ne pas partir de l'expérience, de construire des

systemes, d'être plus philosophes qu'hommes de science. La critique s'adresse particulièrement à Rousseau : il lui reproche de ne pas avoir suffisamment tenu compte des récits de voyageurs avant de se lancer dans son hypothèse de l'âge d'or. On peut très bien défendre Rousseau sur ce plan-là : constatant que les récits des voyageurs étaient extrêmement différents les uns des autres, il lui était difficile de construire une philosophie sur une telle diversité. Cet aspect, Forster ne l'a pas vu. Il méconnaît d'ailleurs tout un aspect de l'œuvre de Rousseau, tel que le *Contrat social* ou *Emile*. Il s'en rend compte confusément et admet qu'il ne connaît pas assez Kant et Rousseau, se dit qu'il doit s'être trompé à propos de ce dernier, éprouve le désir de le lire vraiment, attentivement. Finalement, il possédait énormément de points communs avec Rousseau. L'activité révolutionnaire de Forster est tout compte fait bien inspirée par les théories de Rousseau. C'est sur le plan scientifique de l'état de nature que Forster a achoppé : il ne se rend pas compte qu'il est dans l'erreur, que Rousseau n'a jamais prôné un retour à l'état de nature. Lorsqu'il dit que le penseur désire que l'on retourne marcher à quatre pattes, c'est faux. Rousseau n'a jamais eu ce point de vue. Forster, il faut bien le dire, est quelqu'un qui s'est formé sur le tas par la lecture de Linné et de Buffon. Il n'a pas fréquenté les universités. Son père, pasteur, le forme en sciences naturelles et lui confie, un peu par hasard, le *Voyage autour du monde* de Cook. Il avait dix-sept ans. Sa formation principale, c'est ce *Voyage autour du monde*. Très longtemps, il sera conscient de ses lacunes en philosophie et en formation générale. Forster possède une formation empirique ; il s'est toujours hérissé lorsque les gens partent d'hypothèses sans chercher vraiment à les vérifier. Par la suite, il mûrira et se formera considérablement, mais ce mode de fonctionnement ne le quittera pas : toujours vérifier une hypothèse avant de la lancer sur le marché.

### **Benoît Melançon**

– Pour répondre à votre question, on sait certaines choses sur Rutledge, comme les dates approximatives d'un certain nombre de textes. Mais quand arrive la Révolution, on tombe dans un fouillis bibliographique considérable: on trouve des recueils factices, il se met à écrire pour d'autres personnes, sous pseudonymes, etc. Il est très compliqué de savoir exactement quelle position il veut tenir. Une chose est certaine, c'est un homme aux abois. Il est devenu le porte-parole de personnes impliquées dans des procès et prête sa plume à toutes sortes de causes assez peu conciliables. Nombre de ses textes sont devenus complètement incompréhensibles puisqu'on ne possède pas les pièces des procès qu'il commente. Ce que vous décrivez relève un peu de cette logique d'une multiplication des formes d'écriture. Rutledge essaie de survivre, tout bêtement. La mention de Londres va dans ce sens, cette idée de dire « je suis un baronnet anglais. Ce statut me donne autorité pour comparer – par exemple Paris et Londres – autorité que je fonde sur mon extériorité afin de dire des choses que ne peut pas dire un Français ». On est ici devant une vraie construction. Rutledge s'est forgé une image pour se singulariser, pour trouver sa place dans un marché des lettres saturé.

### **Michel Soëtard**

– Rousseau a joué un rôle décisif dans l'élan révolutionnaire de la jeunesse patriotique de Zurich. On y retrouvait Füssli, Pestalozzi – dont je parlerai demain – Lavater, etc. Il y eut un grand enthousiasme et des discussions entre ces jeunes; un nouveau monde s'ouvrait. A l'intérieur de cela, bien que la position de Füssli fût particulière, y a-t-il eu une évolution chez ces jeunes par rapport à Rousseau? Peut-on faire le même constat chez Johann Heinrich Füssli?

### **Ourida Mostefai**

– Oui, tout à fait. En général, c'est ce que l'on a dit de Füssli : « encore un exemple de désenchantement de quelqu'un qui s'est enthousiasmé pour Rousseau dans sa jeunesse et qui ensuite, progressivement, se détache de Rousseau dont il ne parle plus ». Je ne me suis pas intéressée à cet aspect. Ce qui m'a intéressée, c'était de voir la manière dont Füssli prenait part à une querelle dans laquelle il n'avait pas réellement besoin d'intervenir, du moins pas à ce moment-là. Son intervention consiste à essayer de déplacer le terrain du conflit, et en particulier le titre, la focalisation, l'idée d'ouvrage et de conduite. Ce n'est bien sûr pas Füssli qui invente cette formule vis-à-vis de Rousseau, il s'agit d'une formule consacrée, un cliché de l'époque. Il me semble tout à fait intéressant que l'on reproche à Rousseau la contradiction entre la conduite et les ouvrages : on juge cette conduite scandaleuse. Ce que fait Füssli, c'est remettre l'accent sur les textes. Il y a toute cette lecture suivie, qui est une réfutation, un retour à l'exercice critique, beaucoup plus sérieux, philosophique, incluant des citations. Il m'a semblé que dans la démarche polémique se trouvait quelque chose d'intéressant. Cette génération se fait à la fois sous le signe de Rousseau, auquel elle s'identifie, et sous celui d'un passé polémique commun, d'une injustice partagée. Cela a joué un très grand rôle. Pour moi, le désenchantement c'est une chose, mais la genèse de cette formation concerne en particulier la construction d'une carrière d'artiste qui doit se singulariser. Là réside le problème de tous ces jeunes : se singulariser à une époque où la singularité est à la fois problématique et essentielle.

### **Gilles Martin**

– Trouve-t-on du Rousseau dans l'œuvre picturale de Füssli ?

**Ourida Mostefai**

– Je ne suis pas historienne de l'art, mais certains disent que l'on voit déjà, dans la gravure en frontispice, des choses étranges qui seront développées par la suite. Puisque Füssli est bien sûr le grand interprète du cauchemar, des figures un peu monstrueuses, certains disent que l'on voit déjà ici germer cet intérêt pour une espèce d'excès.

**Alain Grosrichard**

– Le volume actuel est très rare à trouver, à combien d'exemplaires a-t-il été tiré?

**Ourida Mostefai**

– Je n'ai pas le nombre en mémoire. Je sais que des exemplaires ont brûlé lors d'un incendie chez l'imprimeur et qu'il est devenu extrêmement rare. David Hume en parle dès sa parution, en avril 1767. Il y eut de nombreux commentaires dans la presse et un mois plus tard, Hume connaissait le nom de l'auteur. C'était un exercice de publicité pour Füssli. Même s'il publie sous l'anonymat, l'anonymat permet la publicité. Füssli poursuit par la rédaction de commentaires tout aussi anonymes, et tout le monde parle de cet ouvrage, de ce frontispice, etc.

**Alain Grosrichard**

– La figure de Rousseau sur cette gravure a quand même quelque chose de ...

**Ourida Mostefai**

– ... de tordu, oui!

**Alain Grosrichard**

– ... disons d'étrangement inquiétant. Il a cette espèce de bonnet de fourrure, qui n'en est pas un. Il a l'air un peu dingue, non ?

**Ourida Mostefai**

– Je suis d'accord. Mais quand on juxtapose l'homme sauvage et cette gravure, la bizarrerie de l'image tend à aller plutôt du côté de Voltaire. Lui aussi est bizarre avec sa per-ruque, ses cheveux. C'est une image étrange.